

De la servitude volontaire...

Inspirée du roman de George Orwell, la pièce que je vous propose s'éloigne de la problématique totalitaire pour se concentrer sur la valeur de la Vérité dans un monde obnubilé par la science-fiction. On y retrouve les personnages de Winston, Julia et O'Brien mais l'univers a changé : l'ordre n'est plus celui des régimes totalitaires, brutaux, absurdes, inefficaces du XXe siècle, il s'est raffiné, use d'arguments philosophiques et en appelle à un certain progrès, à une modernité post-humaniste entièrement tournée vers l'innovation technologique. La raison n'a pas besoin de vérité, il faut tourner la page du vieux monde et adhérer sans état d'âme aux choix radicaux de la nouvelle Démocratie.

La pièce qui se veut une joute politique, intellectuelle, pousse le curseur d'une civilisation humaine au-delà même de l'humanité, vers une sur-humanité gratifiante (un transhumanisme diraient certains), en pointant la faiblesse et l'archaïsme des arguments mis en avant par les défenseurs de la vieille humanité. Elle joue des contradictions du monde moderne, à la fois assoiffé de gadgets et de technologie, prompt à investir dans le tout artificiel, et glorifiant haut et fort la nature, la culture ou les grands penseurs de l'Histoire.

O'Brien, la voix du gouvernement, est convaincu que la civilisation humaine peut désormais s'extraire de cette vérité tangible et tragique qui l'entrave dans sa marche en avant. Il lui préfère une certaine virtualité qui certes ne représente pas la vérité mais qui permet justement à l'homme de s'en libérer et de ne plus en supporter le fardeau. En fait, il ne dit rien d'autre que ce que nous répètent à longueur de temps nos écrans. Par exemple que la France est une grande puissance, que la Sécurité sociale nous protège, que l'École nous instruit, que la Police veille sur notre sécurité, que les Médias nous informent ou que l'Homme est capable des plus incroyables performances...

Or nous savons, nous qui vivons la réalité du monde, que tout n'est que propagande et imagination. Il suffit de se confronter à cette réalité pour saisir le décalage entre les discours et les faits, d'entendre cette fameuse distorsion dénoncée par tant de sociologues. L'actualité regorge de vérités qui n'en sont pas et, bien souvent, ceux qui s'en alarment sont accusés de propager des « fake-news ». Les médicaments nous soignent, les vaccinations nous sauvent, la sélection scolaire n'existe pas, on lutte contre l'évasion fiscale, les contrôles automatiques sont nécessaires, la concurrence n'est pas faussée, personne n'est fiché et l'état d'urgence nous protège du terrorisme... Au final, nous sommes libres, égaux et solidaires dans le meilleur des mondes. C'est vrai puisque c'est écrit sur le fronton de nos écoles !

Initialement, la pièce reprenait la trame du roman d'Orwell. Elle n'avait pour objectif que de confronter le spectateur à une situation de torture psychologique et physique. Il s'agissait de plonger le spectateur dans l'horreur quotidienne vécue par des millions de terriens, par les minorités, les migrants, les exclus et tous ceux qui ont le malheur de s'opposer aux puissants, que ce soit en Afrique, en Iran, en Birmanie, aux USA, en Syrie, en Arabie, en Chine, en Russie ou aux portes même de l'Europe.... La violence était censée dans la pièce réveiller les consciences. L'idée flottait dans l'air depuis de nombreuses années et nombre d'artistes des années 90 usaient de la provocation ou de la froideur des faits pour alerter leurs congénères. Les adaptations du roman (films, téléfilms, pièces, comédies musicales) présentées jusque là avaient cet objectif de choquer les spectateurs (y compris à Broadway en 2017). Le texte initial est toujours disponible le cas échéant.

Il me semble néanmoins que les choses ont pris, depuis l'entrée dans le millénaire, une toute autre tournure : les états totalitaires ne font plus défiler leurs armées au pas de l'oie, ne collent plus leurs slogans ou les portraits des leaders en façade des immeubles, ne gesticulent plus devant des masses uniformisées.... Les puissants qui règnent désormais sur le monde usent des médias, des intellectuels et des artistes eux-mêmes, pour gouverner les foules et orienter les opinions. Il s'agit de convaincre plutôt que d'imposer et l'efficacité n'en est que plus impressionnante. La foule n'est plus contrainte mais séduite, construisant elle-même les murs de sa prison. C'est la servitude 8 point 4 !

C'est pourquoi j'ai décidé de reprendre l'écriture de cette pièce en remplaçant les scènes de torture par des débats. Le spectateur n'est plus pris à parti, il devient acteur du débat, juge de la valeur des arguments proposés, se faisant ainsi sa propre opinion : vaut-il mieux une fausse vérité agréable à entendre, apte à créer un enthousiasme et un dynamisme consensuels ou, au contraire, une vérité froide, tragique et déprimante, bien que réelle ?

J'en appelle ici aux directeurs de théâtre, producteurs, metteurs en scène, acteurs : si vous souhaitez comme moi voir naître cette pièce, n'hésitez à me contacter via Tropospheres (david.bordon@online.fr).

Merci de votre attention.

Ellida Wangue

(en référence évidemment au « *Discours de la servitude volontaire* »
d'Étienne de La Boétie)